

# Pigault-Lebrun: tonner contre !

## Les mauvaises lectures de Flaubert

«Flaubert prend maintenant l'habitude de faire ses romans avec des livres», écrit Edmond de Goncourt en 1877<sup>1</sup>. Que *Bouvard et Pécuchet* soit un livre fait avec des livres, voilà qui est de notoriété commune. L'énorme tâche de lecture qui précède ici l'écriture et l'accompagne est décrite par l'auteur dans sa correspondance, confirmée et analysée par la critique<sup>2</sup>. Mais ce sont des textes non littéraires qui occupent le devant de cette scène de lecture-écriture: de longues listes de livres savants, de manuels, de guides en tous genres, données par Flaubert dans ses carnets, reconstituées par l'examen de ses emprunts en bibliothèque...

Flaubert est censé «se documenter» et non «s'inspirer», pour utiliser des termes triviaux. L'intertextualité de *Bouvard et Pécuchet* se décrit comme une intertextualité moderne, un jeu qui met en valeur la richesse et l'habileté du texte d'arrivée. Il s'agit de voir comment l'auteur retravaille une «matière première» et non de mener une enquête soupçonneuse sur ses «sources», qui risque toujours de tourner au dénigrement. On sait la gêne provoquée jadis par la découverte des *Deux Greffiers* de Barthélemy Maurice, cette courte nouvelle, véritable canevas du roman flaubertien: l'histoire de deux amis, commis greffiers, qui s'installent à la campagne pour leur retraite, essaient de pratiquer la chasse, la pêche, l'horticulture, échouent, s'aigrissent et ne retrouvent leur bonheur qu'en se mettant à «reprendre fictivement» leur «aride besogne», copier l'un sous la dictée de l'autre<sup>3</sup>.

### LECTURES HONTEUSES

Les listes de lectures du carnet n° 15, qui correspondent au travail préparatoire de *Bouvard et Pécuchet*<sup>4</sup>, s'ouvrent pourtant sur deux romans dont personne ne semble s'être vraiment inquiété: *Monsieur*

1. *Journal*, Robert Ricatte (éd.), Bouquins (Fasquelle et Flammarion, 1956), t. II, p. 726 (4 février 1877).  
2. Voir, récemment, Jacques Neefs, «Lire, imiter, copier: de l'usage des livres dans *Bouvard et Pécuchet*», in *Le Lecture/La Lettura di Flaubert*, Liana Nissim (dir.), Milan, Cisalpino, 2000, p. 47-59.  
3. Voir René Descharmes et René Dumesnil, *Autour de Flaubert*, Mercure de France, 1912, t. II, chap. VIII («Les ancêtres de *Bouvard et Pécuchet*»), p. 5-38.  
4. Flaubert, *Carnets de travail*, P.M. de Biasi (éd.), Balland, 1988, p. 507 (f° 636).

*Botte* de Pigault-Lebrun<sup>5</sup> et *La Maison blanche* de Paul de Kock<sup>6</sup>. Entreprise trois semaines après l'annonce à Georges Sand d'un roman «qui aura la prétention d'être comique»<sup>7</sup>, la lecture de ces deux romanciers «ultra-comiques»<sup>8</sup> peut-elle être tout à fait anodine? Aux côtés de l'intertexte érudit, l'intertexte littéraire de *Bouvard et Pécuchet* mérite sans doute, lui aussi, quelque examen.

Laissons pour l'instant le maître, Pigault-Lebrun, pour aborder l'œuvre du disciple. La surprise est immédiate. *La Maison blanche*, paru en 1828 et réédité tout au long du siècle, ouvre en effet sur le portrait en action d'un employé du Trésor:

On était au milieu de juillet de l'année mil huit cent vingt-cinq; quatre heures venaient de sonner à l'horloge du Trésor, et les employés, fermant vivement les tiroirs de leurs bureaux, remplaçant les dossiers dans les cartons et les plumes contre les écritures, s'empresaient de prendre leurs chapeaux et de quitter le travail de Son Excellence, pour ne plus songer qu'à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Parmi la foule de personnages de tout âge que l'on voyait circuler dans les longs corridors, un monsieur de vingt-sept à vingt-huit ans, après avoir rangé ses canifs, ses crayons et son grattoir beaucoup plus méthodiquement que les jeunes gens n'ont coutume de le faire, et avoir soigneusement épousseté son chapeau et brossé son habit, venait de placer sous son bras un grand portefeuille vert, que de loin on aurait pu prendre pour celui d'un chef de division...<sup>9</sup>.

Ce monsieur méthodique et soigneux, M. Robineau, modeste et «bien bête» employé de bureau, va bientôt faire un important héritage: «un oncle» lui laisse vingt-cinq mille francs. Il quitte aussitôt son poste et achète un château délabré en Auvergne où il va s'installer et épouser la fille du marquis de la Pincerie.

«Trois ans après» (c'est le titre du dernier chapitre), Robineau est de retour à Paris. Il a été ruiné par les expériences agricoles de son beau-père:

Mon beau-père [raconte-t-il à son ancienne maîtresse parisienne] me ruinait avec ses plans d'économie; il me faisait acheter des troupeaux de moutons qu'il voulait exercer à tirer à la charrue, disant que le labourage se ferait bien plus vite; mais ces pauvres moutons crevaient au moment où ils com-

5. 1753-1835. Auteur dramatique et surtout romancier («le plus fameux romancier de l'époque impériale», selon Parisot dans la *Biographie universelle*) dont les œuvres complètes se publient régulièrement jusqu'aux années 1870. À cette époque, on peut lire dans le *Grand Dictionnaire* de Larousse: «Les jugements portés sur Pigault-Lebrun sont fort variés. Les uns [...] l'accusent d'avoir corrompu les mœurs et prétendent que sa gloire fait la honte de son siècle; les autres le justifient en s'appuyant sur ce mot de Voltaire: "Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais"».

6. 1794-1871. Émule populaire du premier, à la production particulièrement abondante et quelque peu répétitive.

7. 1<sup>er</sup> juillet 1872. La correspondance confirme en effet que Flaubert lit ces auteurs lors de son séjour à Luçon fin juillet.

8. Dans les années 1870, Degorce-Cadot publie Pigault-Lebrun et Paul de Kock dans la série populaire: «les romans ultra-comiques illustrés».

9. *Œuvres de Paul de Kock*, Paris, Barba, 1836, t. XII, p. 1-2.

mençaient à s'habituer à la fatigue. Il faisait remplir de pruneaux les greniers de mon château, prétendant que cela ferait du sucre bien mieux que des betteraves; mais, quand on voulait commencer l'expérience, les pruneaux étaient gâtés. Il fit creuser un canal dans mon parc, parce qu'il assurait que nous y aurions des goujons, qu'il ferait saler, et vendrait pour des sardines; mais le canal se desséchait toujours, et on n'y pêcha jamais que des rats...<sup>10</sup>

S'ennuyant aussi «de jouer au whist» (comme les héros de B. Maurice aux dominos), il a décidé d'abandonner le château à sa belle-famille et «espère rentrer dans [s]on ancienne administration»<sup>11</sup>.

La circularité des *Deux commis* est là (même s'il faut, pour la retrouver, faire abstraction des péripéties d'un volumineux roman qui dévie de son histoire cadre), mais à l'employé qui retrouve son écritoire s'ajoutent le motif de l'héritage (Flaubert, pourrait-on dire, combine la retraite de l'un et l'héritage de l'autre) et, surtout, la série d'expériences désastreuses du beau-père, à l'origine du retour de Robineau à son emploi au Trésor, expériences qui rappellent étrangement celles du deuxième chapitre de *Bouvard et Pécuchet*.

Notons enfin, pour compléter le tableau, que l'aventure de Robineau s'annonce d'emblée comme une farce. Le héros est accompagné dans son périple auvergnat par deux amis (dont un «auteur») qui ne le suivent que pour «s'amuser à ses dépens»:

— Aller chez M. Jules Robineau! dit enfin Édouard; mais sais-tu qu'il est bien bête, ton ami Robineau?

[...]

— Tant mieux! C'est là le plus amusant... Songe donc à l'embarras qu'il va faire dans son château!... Au bruit que cela fera dans le pays!... aux scènes plaisantes qui en résulterons!... Toi, auteur, tu vas trouver là-dedans une foule de tableaux de mœurs, de détails comiques...<sup>12</sup>.

*La Maison blanche*, roman somme toute atypique dans l'œuvre de Paul de Kock, ne tiendra pas sa promesse. Pris, une fois en Auvergne, dans la tourmente d'un mystère et d'aventures amoureuses à la Ducray-Duminil, les deux amis vont en réalité être peu disponibles pour s'amuser des ridicules de Robineau.

C'est l'autre roman dont la lecture est consignée dans les carnets de Flaubert, *Monsieur Botte*, paru en 1802 et régulièrement réédité jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui assure l'apport des «détails comiques». Ce sixième roman de Pigault-Lebrun, souvent considéré comme son chef-d'œuvre, met en scène, avec d'importantes digressions parodiques sur l'histoire, la philosophie et la religion, les aventures burlesques d'un couple antithétique mais complémentaire de quinquagénaires insépara-

10. P. 579-579.

11. P. 581.

12. P. 101.

bles<sup>13</sup>. D'un côté, la figure dominante de l'impulsif M. Botte, riche commerçant à la retraite, célibataire endurci dont la bonhomie et la justesse de vue se conjuguent curieusement avec le ridicule le plus achevé. De l'autre, le flegmatique M. Horeau, homme marié, mais qui aime mieux vivre chez Botte qu'avec sa femme, «homme toujours bon et toujours nul», douillet, soucieux de son confort, lecteur assidu des *Petites affiches*.

Comme Bouvard et Pécuchet, les deux hommes mêlent intimement bêtise et intelligence; comme Bouvard et Pécuchet, ils jouent les porte-parole grotesques de l'auteur. Les scènes comiques dans lesquelles figurent Botte et Horeau ne manquent pas de rappeler celles qui émaillent le roman de Flaubert. Comme Botte qui se trouve «déchabillé» cinq fois au cours du roman éponyme, Bouvard et Pécuchet sont eux aussi volontiers vus en cette posture intéressante. Au cours de leur expérience d'hydrothérapie, «les deux bonshommes, nus comme des sauvages, se lançaient de grands seaux d'eau»<sup>14</sup>; lors de la crise mystique de Pécuchet, Bouvard le voit «nu jusqu'au ventre» et même retirant «sa culotte» et cinglant «ses fesses» (330). On trouve aussi un même chien qui emporte la culotte de Botte et de Bouvard, un même bain froid qui réunit les deux amis, nus et grelottant<sup>15</sup>, une même boue où ils pataugent, comme Pécuchet voyageant à Chavignolle ou tombant de ses échasses.

Mais la lecture de *Monsieur Botte* ne remet pas seulement à l'esprit de Flaubert un certain type de situations «basses», elle semble déterminer aussi le recours privilégié à une procédure comique en laquelle le romancier du Premier Empire était passé maître. C'est l'«effet boule de neige», l'enchaînement de catastrophes qui caractérise les expériences scientifiques malheureuses des héros flaubertiens. Suivons ainsi le chien qui a emporté la culotte de Bouvard, et qui subit ensuite l'expérience de l'«aimantation de l'acier» et comparons sa course folle à celle des chevaux de M. Botte:

Le chien rompit ses attaches, passa comme un boulet de canon par les carreaux, traversa la cour, le vestibule et se présenta dans la cuisine.

Germaine poussa des cris en le voyant tout ensanglanté, avec des ficelles autour des pattes.

Ses maîtres qui le poursuivaient entrèrent au même moment. Il fit un bond et disparut.

La vieille servante les apostropha:

— C'est encore une de vos bêtises, j'en suis sûre! - Et ma cuisine, elle est propre! [...] (126).

13. L'entreprise principale des deux hommes est de permettre le mariage improbable du jeune Charles, neveu du bourgeois Botte et de la fille de l'émigré marquis d'Arancey. Le roman, fortement empreint de scènes moliéresques, a été lu à sa parution comme une réécriture du *Bourru bienfaisant* de Goldoni.

14. *Bouvard et Pécuchet*, Claudine Gothot-Mersch (éd.), Paris, Gallimard, coll. Folio, 1979, p. 272. Nous renverrons désormais à cette édition.

15. On notera que ces scènes font justement l'objet d'illustrations, aussi bien chez Barba, dans la collection des «Romans populaires illustrés», que chez Degorce-Cadot, dans la collection des «Romans ultra-comiques illustrés».

Le palefrenier s'habille en jurant, et se venge à grands coups, sur les chevaux, de la manière désagréable dont on l'a réveillé. Les chevaux, pleins de feu, sautent, rompent leurs longes, et galopent à travers la cour. Deux gros chiens, qu'on lâche la nuit, courent sur les pas des chevaux, et leur mordent les jarrets en aboyant. [...] Les chevaux, plus effrayés que jamais, ruent, et s'élancent au hasard. L'un se casse le nez contre un mur, un autre se jette dans une salle basse, dont il enfonce la porte d'un coup de tête; la porte tombe avec fracas, et renverse une table chargée de bouteilles vides qui se trouvait aux environs. Les éclats de bouteilles hachent les pieds du cheval; le cheval furieux enfonce une autre porte, et va rouler le long de l'escalier d'une cave ouverte; des cris terribles partent de ce côté, c'est partout un tumulte, un vacarme épouvantable<sup>16</sup>.

La «manière» de Pigault-Lebrun n'est d'ailleurs pas gratuite. L'enchaînement comique des catastrophes est souvent l'occasion d'une réflexion voltairienne sur les relations de cause à effet. «Voilà, je crois, la quatrième fois que je suis déshabillé, parce que j'ai un neveu qui s'avise d'être amoureux»<sup>17</sup>, se lamente M. Botte, passant sans transition de ses avanies burlesques à leur lointaine cause première: l'amour de son neveu pour la fille d'un marquis réactionnaire. Comme Bouvard et Pécuchet, Botte est un Candide: honnête commerçant à la retraite aux prises avec une noblesse retour d'émigration, qui en fera d'ailleurs, malgré lui, un bourgeois gentilhomme...

## AVEUX ÉQUIVOQUES

Les lectures romanesques faites à Luchon pendant l'été 1872 s'inscrivent donc bien dans la préparation du livre à venir<sup>18</sup>. Si la critique les a ignorées, c'est peut-être à cause du commentaire qui les accompagne:

Voici des détails sur votre «cher petit».

Il s'est abonné à un cabinet de lecture et il lit des choses *objectes*, du Pigault-Lebrun et du Paul de Kock. (Je me retrempe dans les classiques, comme vous voyez !) Ces lectures, après m'avoir fait rire pendant cinq minutes, me feraient pleurer, si je les prolongeais ! D'amères réflexions m'abreuvent en songeant à ce qu'on appelle la gloire littéraire. Ce qui nous semble idiot a été trouvé sublime. Où est le vrai alors ?<sup>19</sup>

Il peut en effet paraître normal de n'accorder aucune importance à «des choses *objectes*», à des lectures qui ne durent que «cinq minutes».

Or, c'est justement l'ambiguïté de ce témoignage épistolaire qui nous fait penser qu'il ne s'agit pas ici d'un geste anodin. Ainsi, la lecture de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock a toute chance d'être une

16. *Œuvres complètes de Pigault-Lebrun*, Paris, Barba, 1822-1824, t. VII, p. 72-73.

17. P. 359.

18. On sait aussi que Flaubert lit alors *Pickwick* de Dickens, où il trouve «des parties superbes» (Lettre à Georges Sand, 12 juillet 1872). Ce roman qui raconte les aventures burlesques de membres d'une société savante participe sans doute lui aussi d'une sorte de «mise en condition» comique de l'auteur.

19. À Léonie Brainne, Luchon, 27 juillet 1872.

relecture: «je me retrempe dans les classiques». Cette lecture de «cinq minutes» provoque d'ailleurs une réflexion curieuse sur la question du goût: «Ce qui nous semble idiot a été trouvé sublime». Banale réflexion sur l'évolution des modes en littérature et sur les effets de la distance historique? Rien n'est moins évident: Pigault-Lebrun et Paul de Kock n'ont, à divers titres, jamais été trouvés «sublimes»; on ne peut même pas parler, à l'époque où écrit Flaubert, d'un véritable changement de «cote» de ces écrivains. Leur œuvre continue à être rééditée jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et elle bénéficie d'une large diffusion populaire au moment précis où Flaubert prépare son dernier roman (raison sans doute pour laquelle il la trouve à Luchon...) <sup>20</sup>.

Pour avoir un sens qui se tienne vraiment, la phrase de Flaubert doit donc être réinterprétée. On devrait lire: «ce qui me semble idiot, je l'ai trouvé sublime»; ou bien: «c'est à la fois idiot et sublime» (cinq minutes l'un, puis cinq minutes l'autre). D'où la question urgente, «où est le vrai alors?», posée par un auteur angoissé qui, depuis toujours, *dixit* Maxime Du Camp, «se plaisait à des lectures dont l'obscène bêtise ne parvint jamais à le rebuter» <sup>21</sup>.

Il s'agit donc là de lectures honteuses, d'un goût ambigu que l'on ne peut avouer qu'avec précaution, accompagnées de signaux de connivence ironique («je me retrempe dans les classiques»), et dont on passe la référence précise sous silence («du Pigault-Lebrun et du Paul de Kock», auteurs à la chaîne de produits indistincts). Témoin ce passage de *La Première éducation sentimentale*, où le héros trouve Morel en train de lire un roman dont nous ne connaissons jamais ni l'auteur ni le titre:

Henry le trouva encore au lit et fumant sa pipe matinale, accoudé sur son oreiller, lisant un roman [...]

— Quelle dégoûtante littérature ! fit Morel en lançant sur sa table le livre qu'il tenait à la main.

[...]

Henry regarda le titre du roman, c'était un de ceux qu'il aimait le plus ; il ne répondit point, mais il rougit jusqu'aux oreilles.

— Est-ce que vous lisez ça ? demanda Morel.

Henry avoua que oui.

— Eh bien ! pour moi, je suis votre serviteur, je trouve ça trop stupide, répondit Morel.

«Imbécile !» se dit Henry en lui-même <sup>22</sup>.

20. Degorce-Cadot, concessionnaire des droits des héritiers, relance, au début des années 1870, plusieurs éditions populaires de l'œuvre, sans doute après avoir gagné le procès qui l'opposait à Barba qui en avait la propriété et qui en a le premier, dans les années 1850, lancé une édition illustrée. Les diverses éditions de la maison Degorce-Cadot sont peu respectueuses du texte de Pigault-Lebrun auquel elles apportent des modifications simplificatrices et souvent «accrocheuses» (notamment le changement de certains titres, la modification du découpage en chapitres et de leurs intitulés). Après tout, c'est peut-être la nouvelle édition chez Degorce-Cadot qui fait basculer l'œuvre du comique au vulgaire...

21. *Souvenirs littéraires*, Genève, Slatkine Reprints, 1993 (réimpression de l'édition de Paris, 1906), p. 185.

22. Le Livre de poche classique, Martine Bercot (éd.), 1993, p. 80-81.

Ces «choses *abjectes*», cette «dégoûtante littérature» reviennent dans une nouvelle lettre, écrite trois semaines plus tard. C'est, de retour à Croisset, la lettre même où Flaubert prévoit la mise en chantier de *Bouvard et Pécuchet*. On connaît bien l'annonce qui y est faite d'«une espèce d'encyclopédie critique en farce», mais la suite aussi mérite que l'on s'y attarde. Examinons le tout et ses enchaînements :

Je vais commencer un livre qui va m'occuper pendant plusieurs années.  
[...]

**C'est l'histoire de ces deux bonshommes qui copient, une espèce d'encyclopédie critique en farce.** Vous devez en avoir une idée. Pour cela, il va me falloir étudier beaucoup de choses que j'ignore : la chimie, la médecine, l'agriculture. Je suis maintenant dans la médecine. — Mais il faut être fou et triplement frénétique pour entreprendre un pareil bouquin ! Tant pis, à la grâce de Dieu ! Et fût-il un chef-d'œuvre (et surtout si c'est un chef d'œuvre),

il n'aura pas le succès de l'*Homme-femme*. Ah ! **Moi aussi, je savoure ces infections.** C'est à vous **dégouter** de l'adultère ! Chose bien gentille en soi, pourtant ! Quels **plats lieux communs**, quelle crasse ignorance ! Et Girardin qui ouvre le bec ! Et Mme Olympe Audouard, habituée à ouvrir autre chose, et qui fait sa partie dans le concert ! **Rien ne me semble plus comique** que tous ces cocus faisant dorer leurs cornes et les exhibant aux populations. Mais pardon ! il me semble que mon langage devient grossier.

Que dites-vous des trois **farceurs** qui ont *engueulé* M. Thiers ? **Je trouve ça très comique** et j'envie ces MM. **Je voudrais être dans leur peau.** Ils doivent être **bien gais**. Ce sont peut-être de **simples idiots** ? **Autre face du problème.**

Pendant que j'étais à Luchon [...] **j'ai lu, devinez quoi ? Du Pigault-Lebrun et du Paul De Kock !** Ces lectures m'ont plongé dans une atroce mélancolie. **Qu'est-ce que la gloire littéraire ?** M. de Voltaire avait raison, la vie est une froide plaisanterie, trop froide et pas assez plaisante. J'en ai, quant à moi, plein le dos, révérence parler<sup>23</sup>.

Ce sont bien les transitions menant (ou remontant) de l'annonce de *Bouvard et Pécuchet* à l'expérience de lecture de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock qui sont ici significatives. L'annonce d'un livre «en farce» inaugure en effet un discours sur les «infections» qu'on «savoure», sur les farceurs dans la peau desquels on aimerait être, mais dont on ne sait s'ils sont «bien gais» ou de «simples idiots»; un discours sur la frontière du comique et du mauvais goût, de l'intelligence et de la bêtise, sur ce qui sépare la bêtise intentionnelle des farceurs de celle, involontaire, des idiots. «Autre face du problème», énonce Flaubert, avant de passer à la question de «la gloire littéraire» suscitée par la lecture de Pigault-Lebrun

et Paul de Kock, maîtres incontestés (surtout le premier) d'un véritable genre littéraire que l'on appelle alors, justement, «le roman gai»<sup>24</sup>.

De quel «problème» s'agit-il? On revient ici à l'interprétation «synchronique» de cette même question de la fortune des écrivains, posée dans la lettre précédente: «Ce qui nous semble idiot a été trouvé sublime. Où est le vrai alors?» La question du jugement esthétique rejoint ici la question du jugement tout court. Sont-ils gais? sont-ils idiots? Qui? Les farceurs qui ont engueulé M. Thiers? Pigault-Lebrun et Paul de Kock? Bouvard et Pécuchet? Autant de faces d'un problème apparemment insoluble. En effet, «la bêtise n'est pas d'un côté, et l'Esprit de l'autre. C'est comme le Vice et la Vertu. Malin qui les distingue»...<sup>25</sup>

### MISES EN ABYME

Après les carnets et la correspondance, retrouvons Paul de Kock et Pigault-Lebrun dans *Bouvard et Pécuchet*.

Paul de Kock apparaît dans une position privilégiée à la fin du débat sur le roman, genre qui fut, on s'en souvient, à l'origine des expériences littéraires des personnages. La trajectoire des deux amis dans l'univers romanesque les mène de Walter Scott à Balzac. Arrivés à ce dernier, Bouvard et Pécuchet se partagent, pour tenir chacun une partie du discours de Flaubert épistolier. Pécuchet s'insurge d'abord contre la volonté de «couvrir» une réalité insignifiante et voit l'œuvre de Balzac quitter le domaine littéraire pour entrer dans celui de l'ethnographie ou de la statistique, tandis que Bouvard continue à admirer le roman de mœurs jusque dans ses manifestations les plus vulgaires:

Peu importait à Bouvard le procédé. Il voulait s'instruire, descendre plus avant dans la connaissance des mœurs. Il relut Paul de Kock (205-206).

Bouvard qui «relit» Paul de Kock, comme Flaubert se «retrempe» dans ses classiques, subit la question de Pécuchet, écho du «il lit des choses *abjectes*» de la lettre à Louise Brainne: «Comment perdre son temps à des inepties pareilles?» demande le puriste Pécuchet. Mais Bouvard, avec son esprit «positif», semble résoudre le dilemme flaubertien («ce qui nous semble idiot a été trouvé sublime. Où est le vrai alors?»). Amateur de Paul de Kock, il se projette en quelque sorte dans le futur d'où parle son créateur: «Mais par la suite, ce sera fort curieux, comme documents». Les lectures romanesques de Luchon ne diffèrent donc pas fondamentalement des autres et feraient partie, on devait s'en douter, de

24. Le terme semble avoir été forgé par Nicolas-Alexandre Pigoreau, dans sa *Petite Bibliographie biographique-romancière*: «Par romans gais, nous entendons ceux qui sont écrits dans le genre de Pigault-Lebrun, tels ceux de Victor Ducange, de Paul de Kock, de Raban, de Viellerglé, de Legay» (Paris, Pigoreau, 10 décembre 1823, p. VIII).

25. Lettre à Louis Bouilhet, Croisset, 1<sup>er</sup> août 1855.

la vaste campagne de documentation entreprise en vue de l'écriture de *Bouvard et Pécuchet*...

Paul de Kock fait enfin une deuxième apparition dans ce même chapitre, apparition cryptée cette fois. Quand les deux amis se décident à faire de la prose, c'est, sous l'impulsion du «facile» Bouvard, qui aime «tous les écrivains en général» (55), à un roman de mœurs qu'ils songent, produisant au passage une sorte de pastiche des carnets de Flaubert<sup>26</sup>:

Au bout de la semaine, ils imaginèrent de fondre ces deux sujets, en un seul — en demeurant là, passèrent aux suivants: — une femme qui cause le malheur d'une famille — une femme, son mari et son amant — une femme qui serait vertueuse par défaut de conformation — un ambitieux — un mauvais prêtre (218).

Dans la liste des sujets rebattus, se cache, à peine déguisé, le titre d'un roman de Paul de Kock: *La Femme, le mari et l'amant* (1829).

Mais alors que Bouvard, figure caricaturale de l'auteur<sup>27</sup> et personnage typique du «roman gai»<sup>28</sup>, veut suivre l'épigone, Paul de Kock, Flaubert lui fait jouer un rôle dans un pastiche du maître, Pigault-Lebrun.

C'est au centre du chapitre littéraire qu'apparaît cet auteur à la réputation sulfureuse, ce «Voltaire des sans culotte»<sup>29</sup> dont la curieuse pratique, mélange de grossièreté et de philosophie, de thématique populaire et de parodie savante a longtemps déconcerté les lecteurs. Le romancier, anciennement acteur et auteur de théâtre, et dont l'œuvre entière est marquée par l'héritage dramatique, apparaît, discrètement, sous la forme d'un accessoire de scène:

Un jour que Bouvard tâchait de faire comprendre à Pécuchet le jeu de Frédéric Lemaître, Mme Bordin se montra tout à coup avec son *châle vert*, et un volume de *Pigault-Lebrun* qu'elle rapportait, ces messieurs ayant l'obligeance de lui prêter des romans quelquefois.

— «Mais continuez!» car elle était là depuis une minute, et avait plaisir à les entendre (208, nous soulignons).

Commence alors, à l'intention de Mme Bordin, matrone pigaultesque, un pot-pourri d'extraits dramatiques où s'enchaînent les réminiscen-

26. Là où nous lisons une allusion au roman populaire, on peut aussi trouver une parodie des propres romans de Flaubert. De fait, une auto-parodie de Flaubert reviendrait à un pastiche de Paul de Kock.

27. «Le portrait de Bouvard est comme une caricature de certaines photographies de Flaubert» (Pierre Cogny, «La parodie dans *Bouvard et Pécuchet*: essai de lecture du chapitre I», in *Flaubert et le comble de l'art*, Paris, SEDES, 1981, p. 39).

28. Bouvard, avec sa naissance illégitime, ses goûts, son physique, ses gestes, son langage, pourrait en effet trouver sa place dans de nombreux romans de Pigault-Lebrun et, plus tard, de Paul de Kock. On notera que dans *Une leçon d'histoire naturelle. Genre Commis*, le Commis est «abonné aux romans de Paul de Kock, dont il fait ses lectures favorites» (*Œuvres de jeunesse inédites*, Paris, Louis Conard, 1910, t. I, p. 200-201).

29. Comme le qualifie plaisamment A. Le Breton qui, par ailleurs, ne semble pas avoir beaucoup fréquenté cet auteur à qui il y a trop «à pardonner» (*Le Roman au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901, p. 79).

ces de l'auteur, amateur justement, dans ses romans, de représentations théâtrales incongrues. C'est d'abord, dans l'extrait de *Phèdre*, le principe d'une transposition burlesque et d'une confusion comique entre représentation et réalité. La mise en scène de la tragédie racinienne et son résumé en pièce de boulevard («C'est une reine, dont le mari, a, d'une autre femme, un fils. Elle est devenue folle du jeune homme»), l'émerveillement naïf de Mme Bordin (elle «écarquillait les yeux comme devant les faiseurs de tours»), l'expression de son empathie adressée aux personnages/acteurs («pauvre femme!»), renvoient sans doute à l'un des morceaux de bravoure d'un autre roman à succès de Pigault-Lebrun, *Jérôme* (1804). On y lit en effet un long résumé burlesque de la pièce de Racine, donné par un hussard de Napoléon qui, n'ayant jamais été au théâtre, prend la représentation pour un événement réel et finit par monter sur scène afin d'empêcher l'issue tragique du drame bourgeois :

Nous entrons dans un appartement qui ne finissait pas et où il faisait clair comme en plein jour. Un tas de gens [...] étaient rangés en demi cercle, et passablement alignés, il faut que j'en convienne; mais savez-vous ce que cette canaille faisait là? Elle écoutait une coquine, une madame Pèdre qui disait tout haut, devant tout le monde, qu'elle était amoureuse du fils de son mari. L'effrontée racontait cela à mademoiselle Pet-de-None, qui trouvait la chose toute naturelle, et on applaudissait à ces infamies, et je criais, à travers les bravos, que j'allais couper en rubans de queue les jupons de ces deux malheureuses...<sup>30</sup>.

Du mode guignol de la confusion entre fiction et réalité, Flaubert passe progressivement au mode grivois. De la scène de *Phèdre* à celle de *Tartuffe* la situation en effet s'échauffe :

[Bouvard/Tartuffe] dardait ses prunelles, tendait la bouche, renflait, avait un air extrêmement lubrique, finit même par s'adresser à Mme Bordin.

Les regards de cet homme la gênait — et quand il s'arrêta, humble et palpitant, elle cherchait presque une réponse (210).

Et l'on se souvient alors de *La Folie espagnole* (1799), un des romans les plus lus, et les plus lestes, de Pigault-Lebrun, où, entre autres aventures médiévales, l'amant, amateur de théâtre, met en scène, pour une représentation privée, le mystère de l'Annonciation. Le mari joue Joseph, la femme joue Marie, et l'amant, un ange Gabriel entreprenant qui rendra plus vrais que nature les effets de l'Immaculée conception. Les répétitions commencent :

30. *Œuvres complètes*, éd. citée, t. VIII, p. 233. De la célébrité de cette parodie involontaire témoigne sa reprise dans *Le Médecin de campagne* de Balzac. Quand Genestas, le hussard balzacien, lit chez Napoléon une comparaison entre les princes autrichiens et Médée, il prend cette dernière pour «une archiduchesse de conduite équivoque» — cela jusqu'au jour où il voit au théâtre la pièce éponyme. À la fin de l'épisode, le narrateur ne manque pas de nous expliquer que Genestas était un lecteur assidu de Pigault-Lebrun. Chez Balzac, comme chez Flaubert, un amateur de Pigault-Lebrun ne peut être qu'un personnage de Pigault-Lebrun: lecture et imitation vont de pair.

Il était aimé, la Vierge était prudente, sa tête était échauffée... Elle la perdit tout à fait. Saint Joseph, tout à son rôle, dit en soufflant et appuyé sur sa hache : «Non, mon espoir n'est pas déçu : Honneur à ma rare industrie, Ma pièce est enfin équilibrée. — Et la sainte Vierge a conçu», reprend l'ange Gabriel. C'était le dénouement, et certes il n'était pas malheureux. Gonzalve passe par-dessus la tapisserie et vient embrasser sa femme en se frottant les mains. Il la trouve sur son prie-Dieu, qu'elle n'a pu quitter; le corps voluptueusement penché en arrière, et soutenue sur ses deux coudes; son visage, rouge comme du feu, qu'elle s'efforçait de cacher dans ses mains. «Bravo! bravo! S'écria-t-il, quelle vérité! Oh! Je n'en reviens pas. Je crains que madame ne retrouve pas devant le public ce beau mouvement d'émotion.»<sup>31</sup>

*Monsieur Botte*, Jérôme, *La Folie espagnole*, Flaubert ne se «retrempe» pas dans les «classiques», il en est imprégné. La lecture désenchantée faite à Luchon ne serait donc que le simple rappel d'une connaissance beaucoup plus ancienne et intime. C'est ce qu'affirmait d'ailleurs le médisant Maxime du Camp. Ce dernier laissait en effet entendre que Pigault-Lebrun était un des auteurs de chevet de son ami, qu'il le connaissait peut-être même par cœur, comme il connaissait Chateaubriand et Edgar Quinet<sup>32</sup>.

### BOUVARD ET PÉCUCHET «HOMMES À PROJETS»

La proximité entre les scènes burlesques de *Monsieur Botte* ou les scènes grivoises de *La Folie espagnole*<sup>33</sup> et *Bouvard et Pécuchet*, la présence, dans les carnets de Flaubert, de scénarios comiques inspirés de tel autre roman de Pigault-Lebrun<sup>34</sup>, ne sont en réalité que les indices d'une affinité d'un autre ordre. Si Maxime du Camp ne voit dans l'intérêt de Flaubert pour Pigault-Lebrun que l'origine d'une «recherche du comique dont le résultat n'a pas toujours été heureux»<sup>35</sup>, si Maurice Bardèche, après lui, n'explique ce goût que par «un étonnant penchant [...] pour la scatologie»<sup>36</sup>, c'est qu'ils ne connaissent pas Pigault-Lebrun aussi bien que l'auteur de *Bouvard et Pécuchet*, ou qu'ils n'y lisent pas tout à fait la même chose.

31. *Œuvres complètes*, éd. citée, t. VI, p. 243.

32. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, éd. citée, p. 168.

33. Ainsi les amours de Bouvard Pécuchet doivent sans doute beaucoup aux passions ridicules de personnages d'âge mûr qui peuplent ce roman célèbre (réédité jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle). On pense, entre autres, à la passion de Bouvard et de Mme Bordin qui se rallume derrière les draps suspendus «qui les enfermaient comme un rideau de lit», et au «coup de vent brusque» qui les livre aux regards ébahis du jeune Victor. Dans *La Folie espagnole*, on assiste de même aux ébats tardifs d'un mari et de sa femme, interrompus par la chute brutale du ciel du lit qui les laisse exposés aux regards d'un jeune page indiscret. On y trouve aussi l'ami intime dudit mari, fautant avec une domestique dans sa cave à vin...

34. Ainsi, la pêche en appartement (carnet 19, f°40 v°), scène magistrale de *Mon Oncle Thomas* (1799), consignée elle aussi dans les illustrations des éditions populaires.

35. *Souvenirs littéraires*, éd. citée, p. 168.

36. *Flaubert*, Paris, La Table ronde, 1988 (1<sup>re</sup> éd. 1974, Les Sept Couleurs), p. 86. Seul critique, à notre connaissance, à avoir repris le témoignage de Du Camp, M. Bardèche limite le rapprochement entre Flaubert et Pigault-Lebrun à l'œuvre de jeunesse de Flaubert, *La Première éducation sentimentale*, dont il explique ainsi les faiblesses.

Par-delà le comique vulgaire ou une scatologie qu'on pourrait d'ailleurs qualifier de rabelaisienne pour lui donner quelque dignité, Flaubert paraît ainsi sensible à une dimension méconnue de cette œuvre ambitieuse, trop souvent lue à travers le filtre simplificateur de l'étiquette «populaire»<sup>37</sup>. L'œuvre de Pigault-Lebrun se construit en effet, avec d'innombrables variations burlesques, autour d'un thème éminemment «flaubertien»: la confrontation entre réalité et idéal, que l'auteur traite de préférence par l'intermédiaire de son type favori, «l'homme à projets».

C'est, par exemple, Adolphe, héros quichottesque de *La Famille Luceval* (1804). L'histoire commence par un dialogue, à la «fin d'un beau jour d'été», entre deux hommes «assis sur la rive de la Seine»<sup>38</sup> (le canal Saint Martin ne fut achevé qu'en 1821...). Ces deux hommes sont François, ancien comptable, pour qui «Barème est l'auteur par excellence», et Adolphe, amateur passionné de culture antique. La conversation porte sur le dégoût qu'inspire au jeune Adolphe un monde moderne où il ne trouve nulle trace de l'idéal antique. Ayant persuadé son aîné de partager ses lectures, Adolphe décide de quitter Paris avec François et de construire, sur un terrain qu'il possède au bord de la Marne, une «Nouvelle Athènes», où il pourra mettre en œuvre ses projets d'un monde renouvelé des Anciens. Suit une série d'expériences désastreuses, auxquelles assistent ébahis amis et habitants du village où les deux hommes s'installent avec fracas. C'est la construction d'un parc où s'accumulent monuments naturels et architecturaux de la Grèce antique; la préparation d'un repas de fête selon les principes de la gastronomie ancienne, repas qui s'avère immangeable; une chasse à la grecque, pour laquelle on commande à Paris tous les accessoires, et au cours de laquelle Adolphe prend un cochon pour un monstre. C'est, enfin, une représentation théâtrale en grec qu'aucun spectateur ne peut comprendre.

On ne rappellera pas ici dans leur détail les points communs avec l'entreprise paysagiste de Bouvard et Pécuchet ni avec le repas raté servi aux hôtes venus admirer leur parc et ses monuments. On écoutera, cependant, pour revenir à l'épisode théâtral, les répétitions d'Adolphe, que l'on comparera aux braillements de Bouvard et Pécuchet déclamant «couché[s] sur le dos, selon le précepte des Grecs» (192):

Ainsi Adolphe, ennuyé de la chasse, avait conçu un nouveau projet: c'était de jouer la tragédie dans la langue de ses fondateurs.

[...]

L'imagination montée là-dessus, Adolphe se promenait, Eschyle, Sophocle ou Euripide à la main. Il déclamait à haute voix dans l'île de Cythère, dans la

37. Le nom de Pigault-Lebrun n'est mentionné aujourd'hui que dans les chapitres d'histoires littéraires consacrés aux débuts du «roman populaire». Un «roman populaire» étant par excellence un roman que le critique sérieux ne lit pas, les erreurs se colportent et se multiplient au point que l'œuvre en sort le plus souvent méconnaissable.

38. *Œuvres complètes*, éd. citée, t. XII, p. 5-6.

vallée de Tempé, sous le péristyle du temple d'Éphèse, sur la pointe du rocher de Leucade. Il déclamaient en se promenant sur son lac, dans ses Champs-Élysées, et partout il retrouvait d'antiques souvenirs. Après avoir déclamé, il chantait, sur un air impromptu, une scholie de Sapho, ou d'un autre, et ses ouvriers le prenaient pour un sorcier qui débitait le grimoire<sup>39</sup>.

Adolphe est un des nombreux personnages à idées fixes qui peuplent l'œuvre de Pigault-Lebrun. Dans des rôles principaux ou secondaires, l'auteur se plaît à dessiner les Don Quichottes modernes qui mettent le monde à l'épreuve des prescriptions livresques. Ainsi le gastronome M. du Reynel, personnage secondaire d'*Une Macédoine* (1811), traverse le roman *Le Cuisinier impérial* sous le bras, rate régulièrement des plats préparés en suivant à la lettre sa bible culinaire et compose un menu détaillé de plusieurs pages pour un repas de noces qui n'aura jamais lieu.

L'échec répété des projets, le chaos qui suit toute tentative de mise en ordre du monde, de quelque nature et de quelque dimension qu'elle soit, constitutions publiques (comme celle de l'état utopique dans *Mon Oncle Thomas*) ou privées (comme les emplois de temps que l'on se fixe pour ne pas fauter dans *Une Macédoine*), est un leitmotiv de l'œuvre de Pigault. On ne s'étonnera pas alors de découvrir qu'elle se délecte précisément dans la mise en scène du personnage de l'inventeur, «homme à projets» par excellence, dont Paul de Kock, dans *La Maison blanche*, ne faisait que reprendre schématiquement l'idée.

*Une Macédoine* nous en offre quelques portraits. Ce sont des voisins que le narrateur, M. de Francheville, découvre en s'installant dans sa nouvelle maison de campagne. Après une série de visites plus anodines, comme celle rendue à un jardinier amateur qui joue au botaniste, ne voulant désigner les plantes de son vulgaire potager que par leurs noms latins, il arrive chez l'inventeur fou. Comme Bouvard qui «fabriqu[e] de la bière avec des feuilles de petit-chêne et la donn[e] aux moissonneurs en guise de cidre» (90), cet homme, qui, «en cherchant à doubler les produits de sa terre, [...] en a mangé la moitié», est «sûr de tirer de la soie de l'ortie, et du coton des toiles d'araignées»<sup>40</sup>. Comme Bouvard et Pécuchet, qui comptent se «livrer exclusivement à l'arboriculture, non pour le plaisir, mais comme spéculation» (95), il s'adonne entièrement à son projet :

Il n'a semé cette année que de l'ortie, et il ne s'occupe que de la multiplication des araignées. Il achète toutes celles qu'on lui apporte, et il a déjà cinq cents livres de miel pour attirer les mouches que mangeront ses fileuses<sup>41</sup>.

Comme les héros de Flaubert, qui font venir «un serrurier pour les tuteurs, un quincaillier pour les raidisseurs, un charpentier pour les

39. P. 132-133.

40. *Œuvres complètes*, éd. citée, t. XIV, p. 433.

41. P. 433-434.

supports» et qui fabriquent un verger mécanique, bardé de «fils de fer» où l'on croit «voir les pièces de quelque machine inconnue» (95), il procède sur ses plantations à des manipulations bizarres, produisant le même paysage fantomatique d'arbres morts :

Voyez-vous ce bois qui est là devant vous? Il y a cent cinquante arpents, et j'y ai déjà mis trois millions d'araignées des champs [...] Vous sentez que les rameaux de mes arbres empêcheront mes toiles d'aller se perdre à la campagne; mais j'ai mis dans ce bois cent cinquante ouvriers occupés en ce moment à en arracher toutes les feuilles [...] Vous sentez que mes arbres, dépouillés de leurs feuilles, laisseront un libre passage aux hirondelles, et vous savez que les hirondelles mangent les araignées. Je vais faire entourer et couvrir mon bois d'un treillage de fil de fer et à mailles serrées au point de n'y pouvoir passer le petit doigt...<sup>42</sup>.

Enfin, par son côté à la fois dégoûtant et envahissant, l'entreprise de l'inventeur de Pigault-Lebrun préfigure «le délire de l'engrais» de Bouvard, employant pour sa fabrication «tout ce qu'il pouvait découvrir», entassant «dans sa cour des cadavres d'animaux», souriant «au milieu de cette infection» et s'exclamant «Mais c'est de l'or! c'est de l'or» (89):

Le vestibule, la salle à manger et les autres pièces de la maison sont garnis de branches sèches, depuis le plafond jusqu'à cinq pieds du sol. Il faut plier le dos, à peine de se prendre dans les toiles d'araignées, comme Mars dans les filets de Vulcain, «Faites attention à vos pieds, serrez vos coudes.» À terre et contre les murs sont fixées, en échelons, des ardoises, suffisamment enduites de miel, pour que les mouches puissent y manger, et la couche est ménagée de manière qu'elles ne puissent être arrêtées par les pattes. On entend partout un bourdonnement insupportable, et on est continuellement piqué au visage et au cou<sup>43</sup>.

D'ailleurs, les intérieurs de tous les inventeurs sont à l'image grotesque de leur passion du moment. Quand Bouvard et Pécuchet «étaient devenus des archéologues [...] leur maison ressemblait à un musée»:

Une vieille poutre de bois se dressait dans le vestibule. Les spécimens de géologie encombraient l'escalier; — et une chaîne énorme s'étendait par terre tout le long du corridor (163).

## **LES CITEURS**

Thèmes et procédures comiques, figures burlesques d'hommes à projets, structure répétitive de l'expérience et de l'échec, le partage d'un ensemble de motifs et de techniques ressort à l'évidence d'une lecture comparée des deux auteurs. Mais plus que la récurrence des motifs, c'est

42. P. 450-451.

43. P. 449.

leur distribution particulière qui nous renseigne sur le sens de la relation intertextuelle et sur le rôle structurant qu'a pu jouer l'œuvre de Pigault-Lebrun dans la conception de *Bouvard et Pécuchet*. Il n'est en effet pas anodin de remarquer que le chapitre «Visites» d'*Une Macédoine* contient non seulement le portrait du voisin inventeur, mais aussi, dans la foulée, une visite rendue au curé du village, et une discussion critique qui s'engage, dans le jardin dudit curé, sur l'Arche de Noé. Même décor, même sujet et même tonalité polémique pour la visite rendue par Bouvard et Pécuchet à l'abbé Jeufroy au terme de leurs expériences géologiques. Cette combinaison particulière se retrouve encore dans les *Mélanges littéraires et critiques* de Pigault-Lebrun (1816). Un chapitre «Découvreurs», liste d'inventions sérieuses et loufoques, débitées pêle-mêle, y côtoie un chapitre «Magnétisme», où l'on assiste à une séance comique d'endormissements ratés, et un chapitre «Gobe-mouches», sur les badauds parisiens qui assimilent béatement une fausse science, «sans [s]'embarrasser de choquer le bon sens, de contredire l'évidence, et de soumettre [leurs] idées aux froids calculs du raisonnement»<sup>44</sup>.

Cette problématique de la crédulité, qu'elle soit scientifique ou religieuse, pouvait-elle échapper à Flaubert? Est-ce un hasard si telle expédition nocturne du curé dans *Jérôme*, partant en cachette pour «préparer» un miracle, ressemble de façon si frappante à l'excavation nocturne de la cuve aux sacrifices dans *Bouvard et Pécuchet*? L'intérêt que Pigault-Lebrun porte aux hommes à projets, bâtisseurs naïfs de systèmes chimériques, est indissociable de celui qu'il porte aux prêtres faiseurs de miracles: mystificateurs et gobeurs doivent aller de pair. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle la farce apparaît ici comme le complément naturel de la doctrine, et l'échec retentissant des projets, grands ou petits, est régulièrement doublé d'une sorte de mise en scène comique des discours autorisés.

L'œuvre de Pigault-Lebrun abonde en effet en éléments non narratifs, sermons, traités, manuels, listes et nomenclatures en tout genre, qu'il introduit, comme autant de longues citations, pratiquement dans tous ses romans, et qu'il travaille systématiquement à pervertir. Dans un chapitre du même ensemble des *Mélanges* décrit plus haut, l'auteur reproduit ainsi une longue liste d'assertions savantes touchant successivement les sciences, la philosophie, la politique, la morale et l'art. Mais aussitôt donnée, la liste encyclopédique est littéralement transformée en farce: elle est en effet débitée lors d'un dîner mondain par un convive mystificateur qui fait croire que les articles de l'ouvrage qu'il cite sont le fruit de ses observations personnelles. Ailleurs, c'est un dictionnaire de notions morales que Pigault introduit en fin de roman. Mais le recueil est donné comme un plagiat produit par un héros peu scrupuleux qui,

pour entrer à l'Académie, recopie par ordre alphabétique un ouvrage déjà publié. Cette *Morale par alphabet*, que l'on nous donne à lire comme recueil de citations recomposé, est-elle sérieuse? est-elle une farce? Il ne fait pas de doute que Pigault arrange les choses comme Flaubert voulait le faire dans le *Dictionnaire des idées reçues*, à savoir, «d'une telle manière que le lecteur ne sache pas si on se fout de lui oui ou non»<sup>45</sup>...

Pigault-Lebrun, on le sait, est un émule de Voltaire. Sa *Morale par alphabet* s'inspire sans doute de *L'Opinion en alphabet* du philosophe et, plus précisément, de l'«Avertissement à la collection intitulée *L'Opinion en alphabet*», seule trace publiée du projet voltairien<sup>46</sup>:

Cet alphabet est extrait des ouvrages les plus estimés qui ne sont pas communément à la portée du grand nombre; et si l'auteur ne cite pas toujours les sources où il a puisé, comme étant assez connues des doctes, il ne doit pas être soupçonné de vouloir se faire honneur du travail d'autrui, puisqu'il garde lui-même l'anonyme, suivant cette parole de l'évangile: «Que votre main gauche ne sache point ce que fait votre droite» (*Saint Matthieu*, chap. VI, v. 3).

Mais *L'Opinion en alphabet* n'aurait-elle pas aussi inspiré cet autre émule de Voltaire qu'est justement l'auteur du *Dictionnaire des idées reçues*? L'«Avertissement» voltairien commence par une curieuse épigraphe:

(*Sunt multi*) quos oportet redargui, qui universas domos subvertunt, docentes quae non oportet, turpis lucri gratia: «Il faut fermer la bouche à ceux qui renversent toutes les familles, enseignant, par un intérêt honteux, ce qu'on ne doit point enseigner.» (*Épître de saint Paul à Tite*, chap. I, v. 11.)

Cette grave citation biblique, dont on doit sans doute faire une lecture ironique, pouvait en effet suggérer à Flaubert l'usage pervers de la parole empruntée dans un livre où il n'y aurait «pas un mot de [s]on cru»<sup>47</sup>, et l'idée d'une «bonne préface», justement, «où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale»<sup>48</sup>.

Faut-il alors rapprocher Flaubert de l'«*abject*» Pigault-Lebrun quand on peut remonter à celui qu'il nommait lui-même «le grand Voltaire»<sup>49</sup>? L'un n'exclut pas l'autre. Le trajet à rebours qui conduit traditionnellement de Flaubert à Voltaire, ou même à Rabelais, passe

45. Lettre à Louis Bouillet, Damas, 4 septembre 1850.

46. Le manuscrit de *L'Opinion en alphabet* semble avoir été refondu par les éditeurs de Kehl dans l'ensemble des écrits alphabétiques de l'auteur, qu'ils ont publié sous le titre de *Dictionnaire philosophique* (à ne pas confondre avec l'œuvre du même nom publiée par Voltaire de son vivant). L'édition de Kehl, que Flaubert possédait, publie cependant à part l'«Avertissement de la collection intitulée *L'Opinion en alphabet*» (*Œuvres complètes de Voltaire*, Kehl, Imprimerie de la société littéraire-typographique, 1785, t. XXXVII p. 8).

47. Lettre à Louise Collet, 17 décembre 1852.

48. Lettre à Louis Bouillet, Damas, 4 septembre 1850.

49. Lettre à Mme Roger des Genettes, début janvier 1860.

apparemment par Pigault-Lebrun : comme il arrive souvent dans l'histoire littéraire, les étapes intermédiaires sont indispensables et peuvent servir à cristalliser une affinité diffuse. En effet, si l'«idée» est ici celle du philosophe des Lumières, son «exécution» revient au romancier de l'Empire. Du projet voltairien on ne connaît que l'«Avertissement», tandis que de «la copie» de Pigault-Lebrun, *La Morale par alphabet*, on connaît le texte et il constitue bel et bien la fin d'un roman : le bien nommé *Homme à projets* justement (1807), encore un pastiche de *Candide*, conçu comme une série d'expériences désastreuses dans les domaines de l'éducation, de la religion, de la politique, de l'amour, de la littérature, et même de l'agriculture...<sup>50</sup>. Pigault-Lebrun offre en effet dans l'ensemble de son œuvre la formule d'une amplification des contes de Voltaire (que Flaubert lisait alors «pour la centième fois»<sup>51</sup>) et celle d'une intégration de son discours «encyclopédique» dans le romanesque. Ainsi dans *Monsieur Botte* le narrateur se laisse justement aller à un pastiche de la fameuse liste voltairienne des «Pourquoi» (qui devait probablement faire partie de *L'Opinion en alphabet*). C'est une litanie de récriminations sur la mauvaise marche du monde et de la société, mais dont la mécanique finit par se détraquer et produire des questions oiseuses - preuve que les idées, comme les gestes, ont leur «effet boule de neige» et leur comique de répétition. L'ineptie des dernières questions («Pourquoi pleut-il dans la mer et jamais dans les déserts de Syrie?») ne se cache un instant derrière la répétitivité de la formule que pour mieux éclater à une seconde lecture et éclabousser jusqu'aux questions sérieuses du début. C'est la bêtise de l'encyclopédie, autre face de l'«encyclopédie de la Bêtise» selon Flaubert<sup>52</sup>.

Une dernière question enfin : celui qui projetait pour la deuxième partie de son roman un volume fait de citations, pouvait-il ignorer en Pigault-Lebrun l'auteur, l'inventeur même, pourrait-on dire, du *Citateur*<sup>53</sup>? Faisons, pour clore cette revue des lectures honteuses de Flaubert, l'hypothèse d'une ultime mise en abyme de Pigault-Lebrun : un «livre farce» dans «une encyclopédie en farce». Imaginons, dans le dernier roman de Flaubert, une présence cryptée du *Citateur*, brûlot anti-religieux, constitué d'une compilation d'extraits des Écritures et des Pères,

50. Le héros, Robert, y fait la rencontre du janséniste Duverger. Les deux «hommes à projets» décident de devenir «hommes de lettres»; ils discutent des difficultés posées par les divers genres et optent enfin pour la copie. Dans une suite donnée à *L'Homme à projets*, intitulée *Monsieur de Roberville* (1809), Robert s'entiche d'agriculture, mais se voit arrêté dans ses élans par le fermier dont il veut réformer l'exploitation : «D'après vos dispositions aux améliorations et aux changements, je crois devoir vous recommander de ne lire aucun ouvrage qui traite d'agriculture. Ces livres-là sont bons pour l'auteur qui les fait, pour le libraire qui les débite, et pour le riche oisif, qui use son loisir et son argent en essais» (*Œuvres complètes*, éd. citée, t. XIV, p. 347).

51. Lettre à sa nièce Caroline, Concarneau, 21 octobre 1775.

52. Lettre à Adèle Perrot, 17 octobre 1772.

53. Si le terme «citateur» est présent dans le *Dictionnaire de Trévoux* (1771), Pigault-Lebrun est au moins le premier à l'avoir utilisé, en 1803, dans le titre d'un ouvrage et semble avoir lancé la mode de son utilisation générique (plusieurs ouvrages à partir de 1830). Lui-même semble considérer qu'il s'agit d'un néologisme : «Je sais, mon cher Geoffroy, qu'on dit CITER, CITATION, et que CITEUR n'est pas français; mais je puis, comme vous, avoir mes licences, même celles de la méchanceté, et j'en vais user un peu».

avec un commentaire largement inspiré du *Dictionnaire philosophique* et portant en exergue la fameuse devise voltairienne: «Notre crédulité fait toute leur science».

Il y a en effet dans *Bouvard et Pécuchet* «un livre farce»: c'est l'ouvrage anti-religieux que Barberou promet d'envoyer aux deux amis pour les tirer de leur bigoterie nouvelle: «Il irait chez eux bientôt, et leur apporterait un livre farce» (338). Mais Barberou n'ira pas chez Bouvard et Pécuchet:

Ils trouvèrent dans leur cour un paquet au milieu de l'herbe. Le facteur, comme la maison était close, l'avait jeté par-dessus le mur. C'était l'ouvrage que Barberou avait promis, — *Examen du christianisme* par Louis Hervieu, ancien élève de l'École normale (341).

En vrai farceur, Barberou non seulement ne vient pas avec son livre, mais envoie un livre dont l'auteur (Louis Hervieu) n'existe pas et qui n'est peut-être même pas le livre promis: un *Examen du christianisme* par un ancien élève de l'École normale peut-il, en effet, être «un livre farce»? À moins qu'il n'y ait là une double mystification. L'ultime canular du joyeux Barberou, découvreur de Chavignolle, fournisseur du «cadavre postiche» et du traitement contre la «maladie secrète», consisterait alors, pour rappeler Bouvard aux gâités du vieux temps, à faire jeter dans le jardin des deux compères, sous un faux nom, cette pierre sur laquelle on ne bâtira aucune église: *Le Citateur*, un livre interdit<sup>54</sup>, véritable examen du christianisme en farce, compilation hardie de «citations, de preuves (qui prouve[nt] le contraire) et de textes effrayants»<sup>55</sup>, qu'on appelle alors «la Bible de Pigault-Lebrun».

Quoi qu'il en soit, si Bouvard et Pécuchet, pour polémiquer avec l'abbé Jeuffroy, sont censés lire un ouvrage sérieux, «un sommaire de l'exégèse moderne» par Louis Hervieu (alias Patrice Larroque, sans doute<sup>56</sup>), Flaubert, quant à lui, pour écrire les divers dialogues entre Bouvard et Pécuchet et l'abbé Jeuffroy s'est probablement souvenu du bon vieux *Citateur*. Une nouvelle édition de l'ouvrage, interdit sous la Restauration et le Second Empire, paraît d'ailleurs l'année même où il compose le chapitre sur la religion. Tous les sujets abordés par Hervieu/Larroque, et tous ceux qui préoccupent Bouvard et Pécuchet, s'y trouvent traités en détail et en action. Un auteur «qui rit de tout» nous présente en effet son assemblage de citations entrecoupé de quelques intermèdes obscènes et surtout d'un dialogue comique entre un

54. *Le Citateur* ne cesse de jouer au chat et à la souris avec la censure du XIX<sup>e</sup> siècle. Bien que régulièrement saisi et condamné, il paraît plusieurs fois sous le Premier Empire et au début du règne de Louis-Philippe. On ne trouve, par contre, aucune édition de l'ouvrage entre 1836 et 1879. La Troisième République le remet alors à l'honneur avec cinq éditions successives.

55. Pour reprendre les termes de Flaubert à propos de son *Dictionnaire*, dans la lettre à Louise Collet (17.12.1852).

56. *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne* (1859).

«raisonneur», qui fait souvent l'idiote, et un abbé borné, qu'il provoque, qu'il harcèle, qu'il houspille, et que l'on voit tantôt «étourdi», tantôt «exaspéré», tantôt même «sautant au plafond». Dans *Bouvard et Pécuchet*, il s'appelle l'abbé Jeuffroy, dans *Le Citateur*, c'est l'abbé Geoffroy: célèbre critique du *Journal des débats*, suppôt de l'anti-voltaïrisme renaissant, devenu, depuis son article haineux contre *Monsieur Botte*<sup>57</sup>, un personnage récurrent de l'œuvre de Pigault-Lebrun et véritable incarnation de la «bêtise humaine», chère à Flaubert.

Les lectures honteuses brouillent la cohérence du texte. Ici, un «livre farce» se transforme inopinément en ouvrage de polémique savante; inversement, dans *Madame Bovary* ce sont les élégants romans d'amour lus par l'héroïne qui se muent brusquement en ouvrages anticléricaux. Selon le narrateur, décrivant les lectures d'Emma, «ce n'étaient qu'amours, amants, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires»; Walter Scott, à la rigueur, avec qui, plus tard, «elle s'éprit de choses historiques»<sup>58</sup>; Balzac, enfin, qui lui apprit à connaître les scènes du grand monde. Comment se fait-il alors que quand il s'agit pour Mme Bovary mère d'empêcher Emma de lire des romans, quand le mot «poison» est pour la première fois prononcé à propos des livres, et que la «police» même est évoquée, c'est de la consommation d'une toute autre littérature qu'il est question ?

Ah! elle s'occupe! À quoi donc? À lire des romans, de mauvais livres, des ouvrages qui sont contre la religion et dans lesquels on se moque des prêtres par des discours tirés de Voltaire<sup>59</sup>.

L'allusion à un romancier qui «se moque des prêtres par des discours tirés de Voltaire» semble transparente. Mais pouvait-on décemment attribuer à Emma une passion pour les romans de Pigault-Lebrun, un auteur si peu enclin au traitement romantique des sentiments amoureux qu'il se déclare «athée en amour»<sup>60</sup>, une littérature si typiquement masculine<sup>61</sup>? La belle-mère calomnieuse est perspicace. Si Emma, comme Bouvard et Pécuchet d'ailleurs, «se mettait quelquefois à exprimer des opinions singulières, blâmant ce que l'on approuvait, et approuvant des choses perverses ou immorales», c'est qu'elle devait lire du Pigault-Lebrun, à l'insu même du narrateur<sup>62</sup>, ou à sa place.

57. *Journal des débats*, 10 janvier 1803. On notera la présence d'une «réponse à l'abbé Geoffroy» ajoutée par l'auteur à toutes les éditions de *Monsieur Botte* publiées de son vivant.

58. Le livre de poche classique, Jacques Neefs (éd.), 1999, p. 100-101.

59. P. 219.

60. *Mélanges littéraires et critiques*, in *Œuvres complètes*, éd. citée, t. III, p. 530.

61. Un témoignage d'époque: Victor Hugo dans *Les Misérables* fait lire Pigault-Lebrun à Thénardier et Mme Bourbon-Malarme à sa femme...

62. P. 139. On notera que le narrateur prend en charge toutes les autres indications sur les lectures d'Emma, et jusqu'à l'allusion probable à Sade qu'elle consomme vers la fin de sa vie. On notera encore que la lecture de romans «gais» de Pigault-Lebrun, évoquée par la belle-mère, remplace celle de romans «noirs» évoquée par Homais dans la version manuscrite, beaucoup plus vraisemblable, en apparence du moins.